

Des rues droites et grises, trottoirs luisants de pluie dans le bruit sans cesse renouvelé des automobiles et des bus qui nous mènent au lycée.

Ces rues aux autres sentiments, le samedi venu, quand la bande déambule rue de Siam, interpellant les filles pour les suivre jusqu'au soir tombant, sous la lune pâle et ronde, le cœur emmêlé d'enthousiasme et de regrets.

Les rues froides de l'hiver, la neige comme un uniforme égalise et estompe les formes tandis que le nez froid, les pieds gelés dans des chaussures trop légères, nous défions un mur de flocons avant de pousser la porte de la classe, les doigts gourds, au moment où la prof de physique clame haut « Prenez une feuille ». Alors, le souffle coupé, je farfouille dans ma serviette à la recherche du paquet de copies, me maudissant d'être là.

Mais jeudi, courte journée. Après le cours d'art plastique, Maryvonne m'attend à l'arrêt du bus, nous revenons ensemble jusqu'à chez elle. Des disques tournent sur son Teppaz, des rêves défilent dans la torpeur tiède, loin de l'hiver glacé.

Rues mornes des dimanches, plus grises que jamais, plus droites et rigides encore que tous les autres jours. Sensation de vide, inutilité figée dans l'ennui de l'enfance.

Rues droites, tranchées par d'autres rues tout aussi droites, ouvrant sur des perspectives sans mystère et sans poésie. On pourrait y voir couler les heures comme un flot de lave froide, balayé par la pluie oblique et obstinée, hachurant les façades trop parfaites dans leur uniformité.

Ma solitude me prenait à la gorge et ne me lâchait plus, m'étouffant de sanglots refoulés, quand les trottoirs racontaient nos pas légers, adolescents et de souple insouciance.

Les rues n'aiment pas, ne s'émeuvent pas, leur cœur est de pierre et le ciel s'en fout de toutes ces foutaises jetées pêle-mêle, mot après mot. Errance de fantômes, ombres furtives, mirages sombres sous les arcades où traîne encore le souvenir lointain de Prévert :

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest...